Théophraste Renaudot, et elle traite en outre du concept « composite » de curiosité. Que les périodiques soient des textes éminemment composites, c'est une chose si évidente qu'on se demande un moment pourquoi ce développement n'a pas trouvé place dans la première section du volume (mais la dite section était réservée aux recueils, ce que n'est pas un périodique, et c'est sans doute là l'explication du rejet de l'article de N. Kenny dans les dernières pages). D'autre part, l'auteur s'attache à la notion de curiosité : le mot a pris au début du XVII^e siècle, mais depuis peu, un sens positif. Toutefois, cela ne permet pas de comprendre les déclarations de Renaudot quand il assure que la *Gazette* aurait été créée pour satisfaire la curiosité de ses lecteurs (p. 293). L'argument est en effet spécieux. Il y a toutes les chances pour que la *Gazette* soit plutôt née du désir qu'avait Richelieu de manipuler l'opinion, puisqu'elle agit comme un organe d'État, jouissant d'« un monopole d'information au profit d'un régime brutal » (p. 294). Mais pour attirer les lecteurs, il faut leur plaire. La *Gazette* y réussira en satisfaisant des curiosités qui ne fâchent pas le pouvoir (sur la médecine, sur l'agriculture, *etc.*). L'article développe pour terminer une assez longue étude sur la notion de « curiosité » dans la suite du XVII^e siècle.

J'ai parlé en commençant des trois sections de ce livre. Il en existe en fait une quatrième, tout à fait minuscule, intitulée — fort à propos — « Par ailleurs ». Elle n'inclut qu'une seule contribution, elle-même longue de deux pages, due à la plume de Jean-Yves Pouilloux, sur « la parole de Paulhan ». On ne voit pas en quoi cet article correspond aux bigarrures qui constituent le sujet du volume, ni à la Renaissance, ni à Montaigne, ni à ce qu'on connaît des travaux de Tournon, et on se retiendra donc charitablement de penser qu'il puisse s'agir d'un fond de tiroir exhumé pour la circonstance.

L'index des noms d'auteurs, la table des matières et la *tabula gratulatoria* achèvent ce beau livre, digne hommage de ses collègues à un « curieux » de la Renaissance, amateur de bigarrures.

YVONNE BELLENGER, *Université de Reims*

Henri-Jean Martin, avec la collaboration de Jean-Marc Chatelain, Isabelle Diu, Aude Le Dividich et Laurent Pinon. *La Naissance du livre moderne. Mise en page et mise en texte du livre français (XIV^e–XVII^e siècles)*. Paris, Éditions du Cercle de la librairie, 2000. P. 491.

C'est à une aventure, voire à une épopée, que nous convie Henri-Jean Martin dans ce très beau livre qu'est la *Naissance du livre moderne*. Plus qu'une histoire de l'imprimé, cet ouvrage explore les transformations successives du livre en se centrant sur ce qui « constitue la spécificité du message livresque » (p. VI), c'est-à-dire sa matérialité la plus directe. Dans un vaste déploiement faisant appel aux savoirs les plus divers, l'objet-livre est scruté dans ses rapports étroits avec le

monde qui l'a façonné. Voilà une traversée fascinante de l'histoire qui, par le biais de la page, nous conduit au cœur de trois siècles d'humanisme(s).

Quel meilleur guide imaginer pour un tel voyage ? H.-J. Martin pourrait difficilement être plus qualifié. Quiconque aura exploré l'histoire du livre connaîtra l'importance de cet auteur, qui a publié des ouvrages qui ont fait date dans le domaine. Pensons à *L'Apparition du livre*, écrit en collaboration avec Lucien Febvre, ou à *Pouvoir et histoire de l'écrit*, pour ne citer que ceux-là. Fort d'un demi-siècle de publication dans le domaine, H.-J. Martin s'est donné pour défi de documenter la progression de la « mise en texte » du livre français. Pour mener à bien cette entreprise, il a su s'entourer de chercheurs spécialisés dans les domaines qu'il ne jugeait pas de son ressort, notamment J.-M. Chatelain pour la question de la fonction des illustrations, I. Diu pour l'influence des écoles du Nord, ainsi qu'Aude Le Dividich et L. Pinon.

Ce qui frappe de prime abord dans le travail de Martin, c'est l'ampleur de la campagne photographique qu'il a orchestrée à travers de nombreuses bibliothèques européennes. Cet effort de longue haleine, on s'en doute, lui a permis d'enrichir son ouvrage d'un nombre impressionnant d'illustrations (on en compte près de huit cents), indispensables à la compréhension vivante de son objet. Impossible, sans ce rapport concret et direct, de bien saisir les subtiles modifications dans la conception de la page et de la typographie qui ont tant d'implications sur l'acte de lecture.

Agréable à l'œil, ce livre saura contenter le fétichisme latent de tout amateur de lettres. Grand format, papier glacé de qualité et reliure en toile avec jaquette, tout concourt à faire de cette édition de luxe un très bel objet. Le texte dense et fourni, disposé en trois colonnes, est bien aéré par les illustrations, ce qui permet au lecteur de souffler et de s'abandonner aux plaisirs de la contemplation. L'ouvrage est divisé en six parties relativement indépendantes, découpées en chapitres et sous-chapitres. Les notes, importantes vu le nombre d'ouvrages utilisés, sont disposées à la fin de chaque partie, facilitant ainsi grandement la consultation.

L'approche privilégiée par Martin dans cet ouvrage se veut le prolongement d'une réflexion amorcée dix ans plus tôt avec *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit*, collectif publié sous sa direction. Centré sur le livre dans sa matérialité, H.-J. Martin veut avant tout « [. . .] montrer que les textes ne sont jamais désincarnés, que l'objet-livre s'offre pour en suggérer les diverses portées et que son analyse est indispensable à qui veut en comprendre la conception comme la réception » (p. VI). Typographie, disposition de la page, paratexte, utilisation des blancs, ponctuation : voilà les éléments autour desquels gravite sa démarche historique. Cet examen minutieux de la géographie de la page s'ouvre sur des problématiques complexes : rapports entre l'oral et l'écrit, modifications de l'acte de lecture, valeurs symboliques accordées au livre et, surtout, rôle social joué par celui-ci. Ces questions, traitées en filigrane, semblent se dégager d'elles-mêmes sans nécessiter de grandes envolées théoriques. H.-J. Martin privilégie en effet le cas particulier, l'observation minutieuse des détails à la généralisation abusive. Ce goût de la précision, doublé d'une rigueur méthodologique certaine l'a contraint à

limiter son champ de recherche au domaine français. Toutefois, comme nous le verrons, le contexte européen est amplement sollicité.

En effet, c'est hors de la France que s'amorce le parcours de Martin, s'intéressant dans la première partie de son ouvrage aux *sources de la novation*. Nous sommes d'abord transportés dans l'Italie du XIV^e siècle, dans l'entourage des premiers humanistes. Bien avant l'imprimerie, nous assistons à l'émergence d'une nouvelle manière d'aborder les textes antiques, faite d'esprit critique et d'un souci d'épuration. Les partis pris à cette époque dans les versions manuscrites des textes anciens sont d'une importance capitale puisqu'ils « tendirent à s'imposer pour l'ensemble des œuvres imprimées [. . .] du XVI^e au XVII^e siècle » (p. 5). Cette démarche méthodique se double d'un effort dans les milieux humanistes pour rénover l'écriture et dégager de nouveaux styles inspirés des inscriptions antiques : c'est la naissance du caractère romain. Dans le chapitre suivant, ce sont les problèmes éditoriaux que connurent les premiers imprimeurs installés en Italie qui sont ciblés. Une question fondamentale se posait alors : devait-on présenter les textes anciens tels qu'en eux-mêmes ou bien les modifier afin de les rendre plus accessibles ? Gardons cette interrogation en mémoire, elle demeurera capitale pour le destin du livre. Ayant bien posé le contexte italien, on se tourne vers le nord. I. Diu nous initie à l'importance que prendra la Hollande, notamment dans le domaine du livre religieux avec la *devotio moderna* et dans celui des ouvrages pédagogiques. Ce tour d'horizon du contexte européen se clôt sur le monde germanique et sur sa réaffirmation de la lettre gothique, véritable schisme typographique et culturel d'avec le monde italien et français.

Le rideau s'ouvre alors sur la France pré-humaniste, dans une deuxième partie empruntant *les chemins de la novation*. Mettant en place le contexte culturel de la fin du Moyen Âge, H.-J. Martin nous donne à voir la gestation d'un État culturel français, naissant dans la tension entre la cour royale et les grands seigneurs féodaux. Ceci posé, on se tourne vers la Sorbonne, pour voir comment l'esprit humaniste est reçu par les milieux universitaires. À travers le portrait de figures marquantes de l'époque, on comprend mieux le fragile équilibre du pré-humanisme français, oscillant entre l'héritage médiéval scolastique et un intérêt grandissant pour les lettres antiques et surtout, la rhétorique. Ceci nous prépare à l'un des points forts de l'ouvrage : l'implantation à Paris des premières presses à l'instigation de deux « sorbonnards », Fichet et Heynlin. Le dévoilement du programme éditorial de cet atelier typographique est fascinant : en plus de reconstituer la naissance de l'imprimé français, il nous plonge dans l'univers intellectuel de ces novateurs. Ce n'est que par le monde des clercs que l'esprit humaniste pouvait être introduit en France. Toutefois, il se devait de passer par la cour royale pour recevoir sa consécration officielle. C'est ce qu'examine le dernier chapitre de cette partie, se penchant sur la culture curiale au lendemain de la guerre de Cent Ans. À travers l'examen des ouvrages destinés à l'instruction des Princes, on est témoin de la tension entre la tradition littéraire et idéologique médiévale et l'offre humaniste d'un retour aux textes antiques.

Avec la partie suivante, qui se penche sur le lien entre *politique et typographie*, nous pénétrons véritablement au cœur de l'ouvrage. Sa problématique centrale est l'avènement du caractère humanistique (ou romain) en France — « Et, par voie de conséquence directe, l'apparition des premières mises en texte modernes » (p. 162). H.-J. Martin pose d'abord le contexte historique des relations franco-italiennes à l'époque des guerres d'Italie (sous les règnes de Charles VIII et Louis XII). On ne saisit toute l'importance de cette découverte de la culture italienne par les nobles et les officiers français que dans le chapitre suivant, traitant de l'avènement de la lettre romaine. Intimement lié à l'entourage de François I^{er}, ce renouvellement esthétique et intellectuel, qui va s'accompagner d'une réforme du langage, est un point tournant dans l'histoire intellectuelle française. De plus, nous avons ici l'occasion de pénétrer dans le monde fascinant des grands imprimeurs de la Renaissance : Alde Manuce d'abord, symbole de cette révolution, puis le génial Robert Estienne et de nombreux autres. Enfin, chapitre de délectation pour les rabelaisiens de tout acabit, on se tourne vers Lyon, pour voir comment ce milieu moins lié au pouvoir royal reçut (avec résistance) la révolution typographique. Traitant de nombreux imprimeurs lyonnais et de leurs réalisations, ce chapitre nous familiarise avec les libraires de Rabelais (C. Nourry, F. Juste), ainsi qu'avec les éditions princeps de ses œuvres. Si cette page de l'histoire du livre a permis de le doter de caractères d'une grande qualité et de standardiser l'orthographe, il reste toutefois beaucoup à faire dans la présentation des textes afin d'en faciliter la lecture. Le chemin est long dans la modification des habitudes de lecture, profondément ancrées dans les mentalités.

Avant de se pencher sur ce processus, nous sommes conduits par J.-M. Chatelain au *genre et à la fonction de l'illustration au XVI^e siècle*. Partie brève, mais qui donne un second regard sur la place des gravures dans le livre de la Renaissance. On se rend compte de la complexité du rapport entre texte et image, qui ne se réduit pas à une fonction démonstrative, mais qui tend à acquérir une autonomie et une valeur propre.

C'est dans la partie suivante, *la normalisation de la prose*, que l'on assiste à la transformation capitale dans la manière de concevoir la géographie de la page. Nous sommes d'abord témoins de l'émergence d'une logique nouvelle, celle prônée par Ramus (en attendant Descartes), qui amorce un divorce de la parole écrite et du discours oral. C'est la conception même de l'écrit qui se trouve bouleversée. Cette « révolution inconsciente » est examinée avec détail dans trois domaines complémentaires, formant chacun un chapitre. D'abord, dans les éditions de la Bible, livre par excellence, qui est progressivement découpée et organisée jusqu'à obtenir la mise en page qu'on lui connaît encore. Puis, c'est vers l'édition des classiques latins qu'on se tourne. On voit resurgir l'interrogation des premiers humanistes : texte en lui-même ou découpage pour faciliter la lecture ? D'abord triomphant, le « pavé », la page pleine, intégrera les blancs (une innovation d'Alde Manuce) pour laisser graduellement la place à la fin du XVI^e siècle au système de repérage moderne : de courts chapitres, une numérotation dans les marges et des notes en bas de page. Ces conceptions éditoriales influenceront grandement la mise

en texte des ouvrages français. Comme pour les classiques, la page pleine, l'emporte d'abord. Mais avec les initiatives d'écrivains de génie, notamment Descartes et Guez de Balzac, on voit s'imposer des principes d'organisation moderne, favorisant grandement de nouvelles manières de lire plus intériorisées, ne nécessitant pas de vocalisation. Désormais, comme le note Martin, « le lecteur n'écoute plus la parole fixée par l'écrit, il regarde la page et la vue l'emporte sur le son » (p. 271). Ceci va avoir des conséquences importantes dans la schématisation et l'abstraction, ainsi que nous le voyons dans un exposé sur les transformations de la cartographie et de l'écriture mathématique qui clôt cette partie.

La traversée n'est pas encore terminée. Il nous reste une région luxuriante à explorer, celle des *mises en texte baroques et classiques* . J.-M. Chatelain nous fait entrer dans ce XVII^e siècle flamboyant avec un examen des livres de prestige et, surtout, de leur frontispices, qui condensent les changements esthétiques de l'époque. Puis, capital en ce siècle des saints, le livre religieux occupe deux chapitres. Se centrant d'abord sur les nouveaux types de dévotion prônés par Sainte Thérèse et Ignace de Loyola, H.-J. Martin se tourne vers la France pour voir comment ils sont intégrées dans les mises en texte françaises. Parallèlement à ce développement, la littérature et son incarnation dans le papier se transforment. L'Âge classique nous est présenté dans ses divers genres de prédilection : le discours (funèbre, civil, sermon), le théâtre et la poésie. Chacun de ces genres, où l'éloquence règne, est examiné dans le détail, avec les problèmes spécifiques de mise en texte qu'il présente et les solutions développées par les éditeurs. L'ouvrage se clôt en empruntant à nouveau *les chemins de la novation* , pour bien nous signifier qu'il s'agit bien là d'une histoire à suivre et que, même si le divorce d'avec la parole est bien amorcé, le livre français doit encore faire « la conquête d'un langage écrit autonome » (p. 445). Sous l'égide du Roi-Soleil, dans la compagnie de Pascal, nous terminons notre route avec des textes où la polémique et l'actualité acquièrent une importance croissante, nous rappelant que les Lumières ne sont pas loin.

En fermant l'ouvrage, après trois siècles d'édition passés au peigne fin, l'ampleur de l'érudition et la rigueur qu'a nécessitées une analyse aussi serrée nous laisse le souffle court. Mais par-delà la masse de connaissances réunies dans cet ouvrage, c'est avant tout une sensibilité nouvelle face à ces objets trop souvent tenus pour acquis qui reste l'héritage le plus précieux de cette lecture.

JEAN-DAVID MORNEAU, *Université du Québec à Montréal*